

L'opposition Freud/Fromm sur le cérémonial des séances analytiques

Michel Onfray
Université populaire de Caen – Contre-histoire de la philosophie

Vendredi 22 février 2013

Dans ses *Conseils aux médecins sur le traitement analytique* (1912), Freud écrit : «Pour l'analysé, le médecin doit devenir impénétrable» ; pour Fromm, il ne saurait en être question : le psychanalyste n'est pas un demi-dieu daignant considérer de son Olympe le patient infantilisé, mais un partenaire qui, d'ailleurs, en apprend autant de son patient que ce dernier de lui. Fromm défend l'idée de l'empathie des deux partenaires de l'aventure analytique.

Quelques rares textes sont réunis de manière posthume sous le titre *La Technique psychanalytique* : Freud y propose le catéchisme de sa version de la psychanalyse, avec ses détails sur «le cérémonial imposé pendant les séances», Fromm s'insurge contre ce *cérémonial* auquel il ne confère aucune validité doctrinale universelle.

Freud explique : le patient s'allonge sur un divan pour se détendre et se laisser aller, le relâchement a pour objet de lui permettre de concentrer sur sa tâche : les associations libres, le parler délié, la confidence contrainte ; le divan plonge dans un état de décontraction nécessaire pour restaurer l'état infantile propice aux livraisons d'informations anciennes et tenues cachées dans l'inconscient ; le psychanalyste est assis dans un fauteuil, derrière, pour ne pas voir son patient et ne pas être vu de lui, afin de ne pas lui fournir d'informations susceptibles d'entraver son expression libre ; il pourrait en effet interpréter telle ou telle mimique du visage, telle posture corporelle, une crispation, une tension, un sourcil froncé, comme autant de signes perturbant le flux libre de la parole ; l'analyste se tait, ne fait rien paraître, écoute : il ne touche pas son patient, ne lui manifeste aucun signe d'empathie ou d'antipathie : il arbore l'impassibilité marmoréenne nécessaire au bon fonctionnement de la relation. Freud recourt à une métaphore : le psychanalyste doit être avec son patient comme le chirurgien avec son malade : «Celui-ci, en effet, laissant de côté toute réaction affective et jusqu'à toute sympathie humaine, ne poursuit qu'un seul but : mener aussi habilement que possible son opération à bien» - on aura bien lu : *récuser toute sympathie humaine*.

Dans *Revoir Freud*, Fromm écrit : «Rien qu'en entrant dans la pièce où se trouve l'analyste, en lui serrant la main, en le regardant, en écoutant le son de sa voix, vous avez tellement plus d'éléments sur une personne que Freud ne pouvait l'envisager dans un processus où l'analyste est derrière le patient. Je crois que Freud n'était pas immédiatement sensible à l'Autre, et qu'il fallait l'apport indirect des rêves, des symboles, de la libre association, des événements de l'enfance, etc.».

Après un demi-siècle d'existence, il n'y a pas eu de créativité dans le monde de la psychanalyse.

À cette aune freudienne autoritaire et incestueuse, la psychanalyse s'est sclérosée.

Erich Fromm fait de la théorie freudienne de la pulsion de mort un moment majeur dans la pensée de Freud.

Fromm remarque «relative stérilité de la pensée psychanalytique officielle».

Contre la bureaucratie du mouvement, Fromm souligne «son caractère autoritaire et fanatique, qui a empêché un développement fructueux de la théorie de l'homme et a conduit à l'établissement d'une bureaucratie retranchée qui a hérité des dépouilles de Freud sans avoir ni sa créativité ni le radicalisme de sa conception originale.»

Freud est passé à côté des phénomènes sociaux et de l'Histoire. Les freudiens orthodoxes ont bien vu l'inconscient, certes, mais pas la société ; les marxistes orthodoxes ont, pour leur part, bien vu la société, mais pas l'inconscient.

Or, il faut les deux : l'inconscient de Freud et le souci de l'Histoire de Marx. «La compréhension de l'inconscient de l'individu prépare et nécessite l'analyse critique de la société dans laquelle il vit».

Il faut, selon Onfray, faire de la sexualité un objet d'étude scientifique, mettre en évidence le déterminisme de l'inconscient et prouver que notre psyché la plus profonde conduit notre vie, affirmer l'existence d'une sexualité infantile, mettre en relation le refoulement de la sexualité par la société et la production des névroses.

Mais avec le temps, la psychanalyse est devenue «un produit de remplacement de la religion pour les classes moyennes, ou tant soit peu supérieures, des villes, qui ne souhaitaient pas faire un effort radical plus complet.»

La psychanalyse est une pratique narcissique et égotiste aux antipodes d'un désir de solidarité et de fraternité qui remettrait en cause le système capitaliste et la religion de la marchandise, réels pourvoyeurs de névroses.

En 1932 Ferenczi rapporte un propos de Freud dans son *Journal clinique* : «Les patients, c'est de la racaille. Les patients ne sont bons qu'à nous faire vivre, et ils sont du matériel pour apprendre. Nous ne pouvons pas les aider de toute façon»...

Si l'on peut clairement dire de Freud qu'en matière de religion il était athée, les choses se compliquent lorsqu'il s'agit de préciser ses idées politiques, écrit Fromm.

Dans sa jeunesse, il était socialisant. À dix-sept ans, il envisage de s'inscrire en droit pour faire une carrière politique : il souhaite devenir ministre comme la prédiction en fut faite dans son jeune âge.

Il loue le fameux 19, Berggasse à Vienne parce qu'il a assisté à des réunions chez le socialiste Victor Adler qui occupait alors l'appartement. Victor Adler était un médecin de gauche, nietzschéen, juif, ami d'Engels, ce dernier permit un temps au jeune Freud de croire qu'il pouvait envisager son destin dans la politique.

En 1910, toujours progressiste selon Fromm, Freud envisage de rejoindre la Fraternité internationale pour l'Éthique et la Culture qui lutte contre l'autorité de l'État et de l'Église, pas dans l'absolu, mais seulement en cas d'injustice manifeste - mais il y renonce en décidant de porter son effort sur l'internationalisation de la psychanalyse, d'où sa transformation en chef de guerre.

Pendant la Première Guerre mondiale, Freud se révèle clairement nationaliste, belliciste et patriote. Sa correspondance témoigne, il souhaite en permanence la victoire allemande et la défaite française. Dans la correspondance avec Ernest Jones, il cesse d'écrire en anglais parce que le psychanalyste de Londres et le citoyen d'un pays en guerre contre le sien. Il revient à la langue anglaise une fois la guerre terminée.

Fromm estime que Freud se montre «très à droite du libéralisme» en défendant l'idée que les masses doivent être guidées par un chef...

Il écrit en conclusion à ses considérations sur le Freud politique : «Tel est l'un des aspects tragiques de l'existence de Freud : un an avant la victoire d'Hitler, il désespère de la possibilité de la démocratie et présente comme seul espoir la dictature d'une élite d'hommes courageux et prêts au sacrifice. N'était-ce pas l'espoir que seule une élite psychanalysée pourrait diriger et maîtriser les masses indolentes ?».

Fromm écrit à propos de la Société psychanalytique de Freud : «Existe-t-il aucun autre cas d'une thérapeutique ou mouvement dirigé par un comité central secret, qui se livre à des purges à l'égard des membres déviants et dispose d'organismes locaux au service d'une organisation internationale ?»

Fromm parle du «caractère quasi politique du mouvement psychanalytique», «organisée selon des normes plutôt dictatoriales».

Freud refuse toutes les thèses opposées aux siennes ou qui ne corroborent pas sa vision des choses.

Alors que la naissance de la psychanalyse procède d'un intellectuel collectif, il conduit d'une main ferme le groupe dont il refuse la pensée libre pour tolérer uniquement des disciples acquis à ses thèses : «ou l'on devait se prononcer complètement en faveur de sa théorie - et cela voulait dire en sa faveur - ou l'on était contre lui», écrit Fromm. Une ribambelle de psychanalystes parmi les plus hautes intelligences du moment en firent les frais.

Nombre d'analystes, plus modestes, souffrent de ce qui, déjà, affligeait Josef Breuer : «la tyrannie du mais» - autrement dit : le doute légitime, le scepticisme comme méthode. S'il doute au début d'un paragraphe, il est rare qu'à sa fin Freud n'ait pas conclu à la vérité indubitable de ce qu'il affecte un temps de prendre pour incertain. Celui qui se réclame du conquistador en a les méthodes - chacun convient qu'elles ne relèvent pas de la méthode expérimentale.

Dans l'entourage de Freud, chaque proposition théorique obtenue par un analyste selon la méthode empirique devient un dissident, un dangereux déviationniste à recadrer, sinon à expulser - Jung, Adler, Reich, etc.

Fromm constate que Freud se comporte en autocrate dans cette Association. Il cite pour preuve une lettre de Sigmund Freud à Ernest Jones datée du 18 février 1919 dans laquelle il écrit : «Votre intention de *purger* la Société londonienne de ses membres jungiens est excellente»...

Freud écrit dans *L'Intérêt de la psychanalyse* : «L'enfant est le père de l'homme» (XII.117), sans signaler, bien sûr, que cette belle formule qu'on lui attribue si souvent se trouve dans «L'arc-en-ciel» du poète anglais romantique William Wordsworth - un effet cryptomnésique de plus... Fromm commence son analyse de Freud avec un chapitre consacré à sa mère, il constate qu'il en a très peu parlé et que, dans la grande quantité des rêves rapportés par ses soins, on note une sous-représentation de cette figure pourtant majeure chez lui, avec deux rêves seulement, interprétés d'ailleurs sur le principe projectif plus que scientifique...

Freud fut incontestablement le fils préféré. Dans *Un souvenir d'enfance de «Poésie et vérité»*, il extrapole d'ailleurs de ce trait autobiographique une prétendue vérité universelle en vertu de laquelle «quand on a été le favori incontesté de la mère, on garde pour la vie ce sentiment d'être un conquérant, cette assurance du succès, qui manque rarement d'entraîner effectivement le succès après soi» (XV.75). Parlant de Goethe, mais l'autobiographie crève ici les yeux, Freud affirme que le poète aurait pu dire : «ma force prend racine dans ma relation à ma mère»...

Freud rapporte que sa mère a multiplié les signes allant en ce sens : prédiction d'un avenir d'homme célèbre parce qu'il naît avec le placenta sur la tête ; crédit apporté à une diseuse de bonne aventure qui annonce à sa mère un avenir exceptionnel pour sa progéniture ; souscription au compliment d'un rimailleur de bistrot au Prater, qui, lui aussi, joue les augures flatteurs pour le narcissisme maternel ; interdiction pour les enfants de la maison d'apprendre à jouer du piano, car le «Sigi en or» de sa mère protestait que le bruit le gênait pour étudier ses leçons ; partage des chambres par la fratrie afin que l'écu dispose de la sienne pour lui seul - la mère ne fit pas dans le détail pour désigner son enfant préféré...

Fromm souligne que Freud ne consacrait de temps à personne. Sauf à sa mère qu'il visitait le dimanche matin et qui, le soir, dînait à la table de son fils. Fromm ne signale pas que ce rituel s'accompagnait d'une fixation du docteur sur son état intestinal : le père de la psychanalyse avait des fixations sur ses constipations à la suite des repas passés chez sa mère.

Erich Fromm est le premier à mettre en perspective cette relation pathologique avec la constitution de la théorie du complexe d'Oedipe.

Aux adeptes de Freud qui font du complexe d'Oedipe un universel, Fromm oppose une vulgaire relation incestueuse avec sa mère, transformée en vérité générale par Freud qui, probablement, se sera mieux trouvé d'écrire l'histoire de l'humanité tout entière sous le signe incestueux plutôt que de constater, par un pur et simple effet de bon sens, qu'il s'agissait d'une histoire personnelle, d'une pathologie propre à lui-même.

Dans une phrase d'une redoutable efficacité, Fromm écrit dans *La mission de Sigmund Freud* : «Freud, ici, comme ailleurs, a généralisé une expérience individuelle».

À partir de cet attachement névrotique à la mère, Fromm explique les phobies spécifiques de Freud : affecté par cette pathologie, Freud craignait de mourir de faim. Pour Fromm, la nourriture, c'est la mère ; mourir de faim, c'est n'être plus alimenté, donc, être abandonné par sa génitrice. Cette même crainte de l'abandon le travaille en permanence, ce qui s'exprime dans sa relation pathogène aux trains. Freud arrivait une heure en avance et ne voyageait jamais seul. Freud analyse cette phobie liée à l'angoisse de l'autonomie, de l'indépendance, de la solitude, autrement dit, de l'éloignement, du détachement d'avec sa mère.

À partir d'un fantasme d'avoir vu sa mère nue à 2 ans dans le compartiment de nuit d'un train, il affirme une vérité qu'il estime «ayant une valeur générale» (forcément cela le concerne et le gêne) : on désire sexuellement sa mère, tous les petits garçons aspirent à s'unir sexuellement avec leur mère et à tuer le père pensé comme un rival. Autobiographie écrit Fromm ; vérité universelle obtenue par l'autoanalyse, écrivent les croyants de la mythologie freudienne.

D'après moi, Freud a inventé le complexe d'Oedipe universel pour légitimer sa propre envie de sa mère, dont il était gêné et ne pouvait pas se reconnaître personnellement coupable d'inceste, et il en a fait un universel.

Fromm aborde la question du père et place leur relation sous le signe de l'exact antipode de la relation avec sa mère.

On comprend dès lors que ce vrai littéraire faux scientifique développe l'hypothèse d'un complexe d'Oedipe prétendument universel.

Dans *L'Interprétation du rêve*, Freud rapporte une histoire d'enfance : il entre dans la chambre de ses parents et se met à uriner sans autre raison que son caprice. Son père lui dit somme toute une chose assez banale en substance : qu'on ne ferait jamais rien d'un enfant pareil... Vexé, fâché, insulté, profondément blessé, des années plus tard, devenu ce qu'il est, sa colère intacte, Freud persiste dans l'animosité envers son père : sa vie entière semble construite pour donner tort à son géniteur qui le destinait à «rien» en raison à sa mère qui envisageait pour lui un destin de génie...

Une autre histoire rapportée par Freud est isolée par Fromm - une fois de plus, elle met en scène un père détestable. Dans la rue, un chrétien bouscule le père de Freud, le contraint à descendre du trottoir et fait tomber son couvre-chef dans le caniveau. Le père raconte l'histoire à son fils qui lui demande comment il a réagi. Réponse du père : sans rien dire. Réaction du fils : honte d'avoir un père humilié devenu humiliant de n'avoir pas réagi avec virilité...

La biographie montre un père aimant son fils, mais peu expansif, pas démonstratif, mais nullement dans la détestation de son enfant ou dans sa déconsidération.

La passion incestueuse de Freud pour sa mère, doublée de la haine de son père, devient une doctrine que son auteur affirme scientifique. Fromm souligne à plusieurs reprises combien, dans l'oeuvre complète de Freud ces «affirmations prétendument scientifiques» avancent sous couvert de raison raisonnable et raisonnable.

Fromm poursuit son étude du rôle majeur de la mère de Freud dans l'élaboration de ses théories en examinant ses positions phalocrates, misogynes, machistes. L'analyse de la mère laisse place à sa relation avec les femmes en général, dans sa vie privée, mais également dans sa doctrine.

Fromm met en évidence un grand écart entre l'amoureux passionné qui promet monts et merveilles sexuelles à sa future femme quand il reviendra de Paris avec quelques sachets de cocaïne en poche, l'homme enflammé, passionné, ardent, et le mari qui se détourne de son épouse désormais confinée au rôle de mère de famille, toute à l'éducation de ses six enfants...

Incapable d'avouer qu'il aurait cherché sans trouver de quelle manière la cocaïne pouvait agir en anesthésiant ophthalmique, il écrit qu'un autre a trouvé et que «Ce fut la faute de ma fiancée si je ne suis pas devenu célèbre dès ces jeunes années» (XVII.62).

Freud fut un misogynne classique, écrivant à sa promise que les femmes sont destinées aux tâches ménagères et domestiques, à faire des enfants, à s'en occuper. Selon lui, toute velléité d'indépendance, d'autonomie ou quoi que ce soit qui ressemble à du féminisme, est une sottise. Sa promise avait été mise au courant par le jeune prétendant : le féminisme est une sottise ; Stuart Mill, qu'il avait traduit, a écrit des stupidités sur ce sujet, car les femmes doivent demeurer au service des hommes.

On sait qu'il faisait des femmes des hommes castrés, inachevés, inaccomplis, des êtres mutilés auxquels il manque le pénis. Dans l'*Abrégé de psychanalyse* final, Freud persiste et signe sur la femme castrée «mise au monde si mal pourvue»...

Dans *La Mission de Sigmund Freud*, Erich Fromm écrit : «Ses théories sur les femmes sont des rationalisations naïves des préjugés masculins, et surtout de ceux des hommes qui ont besoin de dominer pour dissimuler leur crainte des femmes».